

Robert
GIRAUD

Le Peuple
des
berges

le dilettante

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

- Paris, mon pote*, 2008.
Faune et Flore argotiques, 1993.
Les Lumières du zinc, 1988.
Carrefour Buci, 1987.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

- L'Argot d'Éros*, Marval, 1992.
L'Argot du bistrot, Marval, 1989.
Fleurir la ville, eaux-fortes de Lars Bo, 1988.
L'Argot tel qu'on le parle, Jacques Grancher, 1981.
L'Académie d'argot, dessins de Moisan, Denoël, 1971.
Le Royaume secret du milieu, Planète, 1969.
Petite Flore argotique, dessins de Gilles Sacksick, Halévy, 1968.
La Coupure, Denoël, 1966.
Le Royaume d'argot, photographies de Robert Doisneau,
Denoël, 1965.
Réservé à la correspondance, Denoël, 1965.
Les Cris de Paris, eaux-fortes de Lars Bo, 1961.
La Petite Gamberge, Denoël, 1961.
Bistrots, photographies de Robert Doisneau, revue *Le Point*, 1960.
La Route mauve, Denoël, 1959.
Le Vin des rues, Denoël, 1955.
Les Parisiens tels qu'ils sont, avec Michel Ragon,
photographies de Robert Doisneau, Robert Delpire, 1954.
Les Tatouages du milieu, avec Jacques Delarue,
photographies de Robert Doisneau, La Roulotte, 1950.

Robert Giraud

Le Peuple des berges

préface
d'Olivier Bailly

le dilettante
19, rue Racine
Paris 6^e

Photo de couverture: © Georges Dudognon

© le dilettante, 2013

ISBN 978-2-84263-752-1

Préface

Envoyé spécial au royaume de la nuit

Pour Agathe, toujours, et pour Jean-Yves Griette

Du 8 octobre au 3 décembre 1956, semaine après semaine, l'hebdomadaire Qui? Détective publie « La vie secrète des clochards de Paris », neuf articles signés Robert Giraud. Cette exploration de la Ville lumière côté ombre est aussi une chronique du petit peuple des rues, un hommage à ceux « qui paient d'une incommensurable misère une liberté toute relative ».

Héritier du Détective dirigé dès la fin des années vingt par Joseph et Georges Kessel, Qui? Détective n'est plus l'hebdomadaire de grands reportages d'avant-guerre, mais il n'est pas encore devenu Le Nouveau Détective qui s'affiche à la devanture des kiosques en 2012. C'est alors une passionnante photographie de la France de la IV^e République. Pas toujours exempte de sensationnalisme, certes. Chaque époque a ses tares et l'on rira peut-être demain de l'objectivité de principe (principes à géométrie variable) des médias qui fabriquent aujourd'hui l'opinion.

Bob collabore à Qui? Détective depuis le mois de juin 1954. Il cosigne son premier reportage – l'enterrement en grande pompe d'Alexandre Bouglione, « le roi du cirque » – avec son vieux copain Pierre Mérindol. Avant qu'il ne devienne le fameux chroniqueur du banditisme lyonnais au sein de la rédaction du Progrès de Lyon, Mérindol a fait les 400 coups avec Bob. Brocanteurs, traînant leur charrette à bras sur le pavé, ils montent ensemble le cabaret les Escarpes au numéro 74 de la rue du Cardinal-Lemoine (pour la petite histoire au rez-de-chaussée de l'immeuble qui abrita Hemingway lorsqu'il écrivit Paris est une fête). Ils relancent la chanteuse Fréhel qui y fait ses dernières et pathétiques apparitions publiques et y organisent un bal

des tatoués dont la presse se fait l'écho, notamment Qui? Détective du 17 juillet 1950, dans un article signé Jean Le Conte et illustré de photos de... Robert Doisneau.

Cette paire de Robert se connaît depuis 1947, mais leur collaboration professionnelle ne débute qu'en 1950. Cette année-là, ils publient avec le commissaire Jacques Delarue Les Tatouages du milieu. En avril ils livrent « Étoiles noires de Paris » à la rédaction de Paris Presse – L'Intransigeant, une série de portraits de doux dingues que l'on peut alors croiser ici et là dans Pantruche. Il est probable que Doisneau ait introduit son compère à Qui? Détective. Pourtant ce n'est pas lui qui illustre le reportage que nous pouvons lire dans ce recueil, mais Georges Dudognon.

Né en 1922, un an après Robert Giraud, Dudognon est un ancien ouvrier des chantiers navals de La Rochelle qui s'engage très tôt dans la Résistance. Au début de la guerre il est incarcéré au « centre de séjour surveillé » (appellation d'origine contrôlée) de Voves, dans la Beauce, d'où il s'évade pour intégrer les rangs de l'Organisation communiste révolutionnaire, réseau d'obédience trotskiste. Il participe à la création d'une imprimerie clandestine et devient journaliste professionnel à la Libération. On lui doit, dès 1945, les toutes premières images

de Saint-Germain-des-Prés – son jazz, ses caves, ses existentialistes – dont il contribuera à forger la légende. C'est probablement rue de Seine, au café-tabac de l'Institut tenu par le père Fraysse, qu'il se liera avec Giraud. Cette relation d'intérêts bien compris n'a rien à voir avec la camaraderie « à la vie à la mort » de Bob avec Doisneau, mais ce tandem est toujours partant dès qu'il s'agit de traîner ses lattes dans les coinstots étranges. Ce qui ne manque pas.

À travers cette galerie de personnages nocturnes et hirsutes, image inversée de ce que la société veut donner à voir d'elle-même, Robert Giraud revisite son passé. C'est une quête. Une dette aussi envers de vieux compagnons dont il est redevable. Quand Qui? Détective publie cette « pittoresque enquête » – ainsi est-elle présentée au lecteur –, Le Vin des rues, paru il y a tout juste un an, lui confère une réputation, pourtant non revendiquée, d'expert ès « gens bizarres » : tatoués, putes, clochards, mais aussi mythomanes, illuminés et excentriques. Ce sont les derniers représentants d'un Paris véritablement insolite. À la manière de leurs lointains ancêtres de la légendaire cour des Miracles. Si leur imagination est sans limite, leur miracle quotidien se résume surtout à changer, comme par magie, et séance tenante, leur monnaie en un breuvage dont la seule vertu est de délier les langues. De bouche à oreille. Celle de

Giraud n'étant jamais très loin. Incroyables pourvoyeurs d'histoires, ils le nourriront, ainsi que ses deux fameux contemporains, Jean-Paul Clébert et Jacques Yonnet. Rien de ce qui est étrange ne leur est étranger. En ces années Paris recèle encore quelques mystères.

Écrit entre 1953 et 1955, Le Vin des rues raconte les années de débîne de Bob. À la Libération, peu après son installation dans la capitale, Unir, le journal qui l'emploie, publication des Mouvements unis de la Résistance, met la clé sous la porte. Ses camarades s'en vont, mais Bob, au lieu de retourner à Limoges, au foyer familial, explore à fonds perdus une ville qu'il a découverte à travers ses aînés : Carco, Mac Orlan, Fargue. Il est sans un. Et même sans une puisqu'il vient de divorcer. De 1947 à 1950, il partage l'existence des gueux. Presque. Dans Le Vin des rues, il précise : « Je n'ai jamais été clochard au vrai sens du mot, parce que j'ai toujours eu un domicile. » Le vrai sens du mot clochard, lui, toujours attentif à l'étymologie, y revient dans cette série d'articles : « La "cloche", en argot, c'est le ciel. Sont clochards tous ceux qui n'ont que le ciel pour toit. »*

* Les MUR sont issus du regroupement des mouvements de la zone sud, Combat, Franc-Tireur et Libération-Sud.

Ces années seront formatrices et marqueront son œuvre. Cette expérience est son sésame. Il a désormais ses entrées partout. Il a appris sur le tas le mode de vie et les habitudes de ceux qui reflent la comète ou qui sont de la zone. Il connaît « les hauts lieux du monde guenilleux », sait où nichent les descendants des narquois, drilles et autres piètres immortalisés par Jacques Callot. Il fréquente les estancos de « la Maub' » (la bien nommée Belle Étoile, rue Xavier-Privas, ou chez la Mère Guignard, rue Lagrange) ou de « la Mouff' » (aux Quatre Sergents de La Rochelle, au Village, au Vieux Chêne), là où on en ramasse plus avec le nez qu'avec une pelle, où l'on s'enfile des cheminées de mazout et où le taulier fait office de banquier. Ce n'est pas à lui que tu vas apprendre comment aux Halles se louent les pauvres diables pour une soupe ou un verre de vin, ce qu'il faut batailler pour arriver à dormir (dormir, tu parles) sur une grille de chaleur au milieu du trottoir, à l'asile de nuit, sur les berges de la Seine.

Si la plupart d'entre eux accomplissent des corvées leur permettant tout juste d'assurer leur défense, c'est-à-dire d'atténuer la dureté de l'existence, certains exercent un « vrai » métier (pas toujours honnête, certes), développent une pratique et un savoir-faire qui forcent le respect. Ainsi le baron William, un as qui n'a pas son pareil pour, à force

de bagout, soutirer la vaisselle de fouille y compris à ceux qui ont des oursins dans les poches. Mendiant, c'est un métier, tout comme voleur de chiens et de chats. Pourtant, excusez, faut pas confondre : le kidnappeur de clebs agit contre rançon. Le ravisseur de greffiers, lui, et vous lirez pourquoi, est impardonnable (le noir et dilettante matou affalé sur le rabat de ce livre ne me contredira pas). Détrouseur d'amoureux, ça vous tente ? C'est pourtant de ça que vivait un autre « Chat », plutôt bipède celui-là, qui avait perdu un œil, vaut mieux pas savoir comme. Dans ce monde-là on ne pose pas de questions, c'est ainsi que Bob obtenait des réponses et recelait bien des secrets qu'il ne révèle évidemment pas à nous autres caves.

Alors le Chat. Il arborait sur l'avant-bras un beau tatouage : un serpent lové autour d'un poignard surmontant l'inscription « Haine et vengeance ». Il profitait des coins sombres, au bord du fleuve, là où se retrouvaient les couples illégitimes, pour leur voler portefeuille ou sac à main pendant qu'ils s'occupaient à leurs fredaines. Le Chat dormait dans un entrelacs de poutrelles. Dans un pont. Non pas sous un pont, mais dedans. Au moment où Bob écrit son reportage, le Chat est mort depuis belle lurette puisqu'il figure, tout comme Pépé le Gitan, spécialiste de la cuisson du niglo, dans Le Vin des

rues. Mais rendons justice à Bob. Si en bon biffin des lettres il a toujours pratiqué le recyclage de ses anciens écrits, on peut aussi considérer cette série d'articles comme la prépublication, avec une décennie d'avance, de son ouvrage de référence *Le Royaume d'argot* (Denoël, 1965).

Tous les personnages dont il est question ici ne sont pas malhonnêtes. Certains arrivent même à vivre dignement de leur industrie, tel le père Eugène, ramasseur de mégots de son état, dont les savoureux mélanges de tabac lui attirent une clientèle choisie. Léon la Lune, qui ouvre le bal, est un héros. Jacques Yonnet le mentionne déjà dans *Rue des maléfices* sous le sobriquet de *l'Harmonica*, vous comprendrez pourquoi. En 1956 il devient le personnage principal du premier film d'Alain Jessua qui souhaite alors tourner un court-métrage sur la journée d'un clochard parisien. Son ami, le cinéaste Jacques Baratier, lui conseille d'aller voir l'expert en la matière. Suivez mon regard. Bob accompagnera Jessua jusqu'au bistrot le *Vieux Chêne*, rue Mouffetard, là où Léon tient ses assises. Il écrira le scénario de ce petit film dont Henri Crolla composera la musique et Jacques Prévert, grand seigneur, signera gracieusement l'introduction.

Est-il utile de le préciser, Bob travaille dans la finesse. Il ne s'intéresse pas au tout-venant. Non pas

qu'il soit snob, mais il aime le particulier, l'histoire singulière dont il pourra régaler les copains. C'est son moteur, cette quête d'insolite, de fantastique social. Pas vraiment journaliste, surtout pas sociologue, c'est un collecteur qui, tel Rousseau herborisant, bat le pavé à la recherche de légendes urbaines.

Des légendes qui fleurent la campagne. Voilà Riton, « le technicien de la brindille sèche et du petit branchage artistement choisis ». Voici le marchand de bois à allumer. Et puis les chèvres qui, apprend-on, « ne manquent pas à Paris ». Surtout du côté de cette zone aujourd'hui recouverte par le périphérique. La technique est simple : vous attrapez l'animal et vous le revendez au boucher du coin qui le transforme en côtelettes d'agneau...

Bob est un braconnier, un « Raboliot » qui, la nuit venue, à pas feutrés, relève ses pièges à racontars. Attiré par la vie sauvage, sous l'asphalte il cherche la bonne odeur de l'humus, sous la rue il devine des sentiers, derrière les immeubles des forêts. Les clochards sont peut-être les résidus d'esprits anciens, des émanations d'un temps révolu. En lui cohabite son amour de la grande ville et celui, secret, des sentes herbues, des essences froissées par le vent, des collines et des panoramas somptueux de son Limousin natal. Il se souvient sans doute de son passage dans la

Résistance, dans le plus grand maquis de France, là où régnait en maître le « fou qui vit dans les bois », comme ses détracteurs nommaient l'irréductible Georges Guingouin, ce héros sylvestre. Remontons plus loin, vers le « grand pays » cher à André Dhôtel, à l'enfance buissonnière, aux ruisseaux poissonneux, aux brigandages innocents, aux champignons, aux châtaignes, aux framboises sauvages. On sent chez lui comme une tendresse pour ces maquisards urbains, pour ces hommes des bois qui rapportent de la forêt de Fontainebleau les herbes qui seront vendues sur le carreau des Halles ou pour ce pêcheur nocturne qui, dans sa barque, au mépris de la brigade fluviale, jette imperturbable ses filets dans le mouillage de Notre-Dame.

Pour les avoir fréquentés de près il ne les idéalise pas, n'entretient pas le mythe sanctificateur de l'en dehors cinématographique qui, de Boudu à Archimède, emmerde son monde une fois pour toutes. À crever la dalle à tous les vents on tourne en rond dans sa tête, on divague, on s'égare, on perd par pans entiers sa dignité. On raconte des histoires à dormir debout. Giraud ne maquille pas les brêmes, il joue franc jeu et, si pittoresques sont ses personnages, si pleins d'imagination sont leurs stratagèmes pour arriver à grappiller un peu de temps avant la fatale échéance, il ne masque pas leur condition

de vie, à commencer par celle des vieux et surtout des femmes. Léontine qui finira ses jours dans la rue après la mort de son mari, Nénette, la clocharde la moins loquace de Paris (sans doute y a-t-il de quoi), Olga qui tapine sur les quais ou encore Paulette qu'on appelle Popaul. « Les clochardes sont les marginales des clochards qui eux-mêmes sont les marginaux de la société », m'avait dit un jour l'écrivain et cinéaste Robert Bober qui avait entrepris avec Robert Giraud de tourner un film sur ces femmes. Non, la rue n'est pas une partie de plaisir. Et la cloche n'est pas une société de bienfaisance, mais une société tout court où le meilleur ne gagne pas toujours. Loin s'en faut.

Il y a longtemps que Bob sait tout ça, depuis cette année 44 – il n'avait que vingt-deux ans – où il faillit être fusillé par la milice.

*Olivier Bailly**

* *Olivier Bailly est l'auteur d'un récit biographique consacré à Robert Giraud, Monsieur Bob (Stock, 2009). Depuis 2006 il anime le blog Le Copain de Giraud, <http://robertgiraud.blog.lemonde.fr>.*

I

Le peuple de la nuit n'a pas de frontières

Demain, il sera célèbre. Pourtant, personne ne connaît ni ne connaîtra son nom. Pour tous, il est et il restera Léon la Lune ou la Chouette.

« À cause de ma tête, explique-t-il. J'ai les yeux ronds. Paraît que je ressemble à une chouette. Ou à la lune... C'est selon le goût des gens! »

Et comme Léon n'est pas contrariant, il répond indifféremment à l'un ou l'autre sobriquet.

Oui, demain Léon la Lune sera célèbre. Des millions de gens connaîtront ce petit bonhomme gris, aux nippes fripées, au visage rondouillard où trois demi-douzaines de poils, courts et raides

comme des piquants de cactus, ont l'air de se battre autour des lèvres bonasses. Sa silhouette courte et lourde, déformée par le vieux sac ficelé sur son dos, va faire sourire les foules.

Les faire rêver aussi...

Car Léon la Lune est devenu la vedette d'un film ; un court-métrage, s'intitulant tout simplement *Léon la Lune*, qui va être présenté au public cette saison.

Pourtant Léon n'est pas un acteur.

« Léon la Lune, dit Jacques Prévert en présentant ce film, c'est comme vous et moi, ou n'importe qui, un personnage de la vie... »

Et, dans cette bande, Léon joue son rôle de tous les jours : sa vie de clochard parisien.

La caméra le suit, chez lui, dans cette vieille et populeuse rue Mouffetard, qui est tout à la fois son domicile, son atelier et le centre de ses loisirs ; un peu sa propriété, en somme.

Avec l'objectif, on fait le tour de l'aventure quotidienne de Léon : cette multitude d'actes banals qui ponctuent les heures ; ces joies simples qui lui dispensent un rêve au rabais et qui s'appellent le vin, le tabac, la musique des coins de rues, le sommeil ; ces angoisses éternelles du clochard qui sont le froid, en hiver, et, en toutes saisons, la faim ; on partage même son travail...

Car Léon travaille aussi, quelquefois. Bien sûr, ce n'est pas une de ces tâches qui vous rivent huit heures d'affilée à l'outil. Non, on travaille, comme on rêve, en clochard, au hasard des rencontres, des saisons et de la couleur du temps. Léon, pour les avoir tous faits dans sa vie n'a plus de métier depuis des années. Cela ne l'embarrasse guère.

« J'sais tout faire », affirme-t-il quand les nécessités l'obligent à louer ses services.

Il est volontaire pour toutes les corvées.

En fouillant la vie de Léon la Lune, la caméra nous livre son jardin intime, ses deux passions.

D'abord Cora. C'est une chienne, une gentille bête sans race, sans pedigree. Anonyme comme Léon. Comme Léon, elle n'a jamais connu que la rue. Chien-clochard, elle devait devenir chien de clochard. Léon l'a recueillie et partage avec elle son pain et sa misère.

Et puis l'harmonica. C'est une musiquette de quatre sous, qu'il porte sans encombre dans une poche de son gilet. Elle lui suffit pour s'accorder quelques heures de rêve. Elle lui permet de régaler un quarteron de bons amis d'un concert improvisé à l'occasion. Quelquefois, Léon se hasarde à jouer un air ou deux dans un bistrot et il récolte quelques piécettes. Celles-ci transformées en verres de gros rouge, c'est encore du

rêve et du bon temps que lui a procurés son harmonica...

« J'ai jamais appris la musique, déclare fièrement Léon. Pourtant, je joue tous les airs. Il me suffit de les avoir entendus une seule fois... »

C'est vrai. Vous pouvez demander à Léon n'importe quelle rengaine. Comme par enchantement, le minuscule instrument jaillit de sa poche, brille un instant au creux de sa main, puis Léon semble l'avalier... Et, de derrière les deux mains jointes en coquille sur la bouche, le clochard laisse couler en notes aigrettes les « amours... toujours » des poésies du trottoir et du bal musette.

D'ailleurs, cet harmonica de gosse a valu son heure de célébrité à Léon, là-haut, place de la Contrescarpe. Il aime le rappeler.

« Tiens, quand j'étais artiste, c'était la belle vie!... »

Et s'il devine un soupçon de scepticisme chez son interlocuteur, il s'enflamme :

« Oui, artiste... Et comment ! J'étais "ensemble" avec Fréhel, dans un bal musette de la Contrescarpe. Elle chantait, je l'accompagnais... »

C'était peu avant la mort de la grande artiste.

Dans une misère noire, Fréhel terminait sa carrière, comme elle l'avait commencée soixante